

L'Humanité



PEINTURE. KAREL APPEL, DE COBRA À L'EFFERVESCENCE PÂTEUSE

Le musée d'Art moderne de la Ville de Paris propose un retour sur l'œuvre du peintre néerlandais, pour qui la matière tenait lieu de manifeste plastique. Une exposition jubilatoire.

C'est presque un réflexe pavlovien ! Vous dites Karel Appel, on vous répond aussitôt – pour les plus érudits – « Cobra ». Ce qui n'est évidemment pas faux en soi. Le peintre néerlandais a bien fait partie de ce quarteron d'artistes réunis à Paris, au café Notre-Dame, en rupture avec les surréalistes révolutionnaires et qui, à la faveur d'un manifeste, comme on savait si bien en faire en ces temps-là (1948), se trouve embringué dans l'aventure Cobra. Cobra, pour Copenhague, Bruxelles, Amsterdam, soit les villes d'où viennent Asger Jorn, Dotremont, Constant, Corneille et, bien sûr, Appel.

Le griffonnage et les couleurs éclatantes

Réduire Karel Appel à ce mouvement tout de même éphémère (il n'a pas duré plus de trois ans) et dont on peut d'ailleurs se demander s'il en a vraiment épousé tous les contours, non ! Appel a pu sciemment se laisser emporter par une bourrasque artistique qui contenait une bonne partie de ses préoccupations de peintre, de plasticien, mais c'était

griffonnage et les couleurs éclatantes le séduisaient. Ce caractère ludique de ses œuvres ne l'a jamais vraiment quitté, même si profondément enfoui à certains passages de sa vie. Appel, c'est un peu comme un géant qui s'étonne encore et toujours de sa force, qui tient dans ses grosses mains des objets d'enfant et qui les casse sans y prendre garde. À cette aune, quel beau thème, et qui convient si bien à cet artiste, que celui choisi par le musée d'Art moderne de la Ville de Paris (Mamvp) pour célébrer Appel et la donation qui vient d'être effectuée : « L'art est une fête ! ». Par ces temps de grisaille où nos sociétés se noient submergées par un crachin existentiel, c'est un peu comme si on venait nous distribuer des sucres d'orge au moment où le manège se met à tourner et qu'un drôle d'orgue de Barbarie égraine sa ritournelle.

Bienvenue donc dans l'univers de Karel Appel, au gré des salles aérées qui aident à saisir le tableau ou la sculpture dans toute ses dimensions. D'abord, des objets trouvés, de l'esthétique pauvre comme du bricolage pour mieux explorer, comme l'avait montré Paul Klee, un art spontané et expérimental, à l'image des dessins d'enfant, de l'art populaire, voire de l'art brut. Comme cette Vierge noire (1952) qui s'apparente à de l'art primitif, avec le regard et le geste de l'enfant d'où pointe néanmoins la lueur du temps, celle de l'adulte. Du noir, du rouge, un soleil, une étoile, un croissant de lune... comment ne pas penser à Miró devant Homme, oiseaux et soleils, de 1954. Une grande toile (173 x 242,8 cm) imposante ? On a souvent parlé des totems d'Appel, en référence à ces assemblages entre marionnettes articulées et sculptures sans prétention. Quelle paix intérieure nous envahit pourtant devant un Personnage debout (1947), réalisé avec de l'aquarelle et des clous, sur bois. Ou face aux Deux Chouettes, de 1948.

Un combat physique et épuisant pour en sortir victorieux

Suit une période dont on ne sait s'il faut l'appeler « période de maturité ». Le sentiment est toutefois plus grave. Nu tragique et Tête tragique, de 1956. Les couleurs, si elles sont toujours là, sont moins vives, moins éclatantes. Comme une douleur nostalgique, à moins que ce ne soit une recherche difficile toujours accrochée à la matière, le maître mot d'Appel et de son travail. On peut le voir d'ailleurs dans ce magnifique film de Jan Vrijman (musique d'Appel et de Dizzy Gillespie !) où l'artiste attaque littéralement la toile, presse ses tubes de peinture, se lance dans un combat physique, épuisant pour en sortir victorieux. Choghakate Kazarian, la conservatrice du musée, parle d'« effervescence pâteuse » !

Appel va se chercher. Et se trouver. Spéléologue convaincu, il n'abdique pas face à la matière. Il la triture et la tord comme un amoureux éconduit devenu fou. La Tête pomme de terre, par ses couleurs mauve, rose, bleu marine, propose un nouvel assemblage. Le Cirque (1978) viendra redonner un peu de joie. Vers la fin, Appel n'est toujours pas assagi, mais plus dépouillé. Sa peinture est plus rugueuse, en même temps que le sujet est grave. Et puis, quel superbe pied de nez à la vie et à tous ceux qui regardent : une dernière pièce aux tons jaunes, datée de 2006, une inscription tracée dans l'épaisseur de la pâte. Feestje ? (Petite Fête ?) Le magnifique point d'interrogation à emporter aux dernières lueurs de la vie.

Jusqu'au 20 août. Catalogue, 236 pages, 44,90 euros.